

LA SULFATEUSE

« Ce pays était sous le joug implacable d'une démocratie. Des bandes de politiciens assoiffés de sang se partageaient le pouvoir, condamnant le peuple au travail. Le chaos et la république régnaient ».



N°8

La Sulfateuse

Le journal qui fait mal au cul !

*Vous êtes
syndicaliste ?
Militant dans un
parti ?
Autonome
autoritaire ?
Consommateur
dépolitisé ou
bon citoyen ?
La Sulfateuse peut
vous provoquer des
hémorroïdes et
des diarrhées
persistantes !*



*En cas de troubles
digestifs occasionnés
par la lecture de ce
numéro, il est
hautement
recommandé de se
rouler et de vous le
coller dans l'anus.
Si les troubles
persistent, parlez en à
votre syndicat ou à
votre permanent
politique.*

SOMMAIRE :

Page 3 : Édito « Salut, on est des petits bourgeois »

*Page 5 : Dictionnaire d'expressions neuves à l'usage des apprentis
fossoyeurs du Vieux Monde*

Page 7 : Publicité

Page 8 : « Il n'y a pas de neutralité »

Page 10 : « Et après ? »

Page 12 : Forum

Edito :

Salut, on est des petits bourgeois et on fait un journal de bouffons !



Pour ceux qui ne le sauraient pas, ou qui ne nous auraient pas crus, La Sulfateuse est un journal fait par des « petits bourgeois ».

Si l'on confesse sans honte cet impardonnable manque de classe (*astucieux jeu de mot*) dans un milieu militant français qui, c'est notoire, regorge de vaillants prolétaires aux mains usées par le travail à la chaîne, c'est pour ouvrir la brèche sur la question de cette provenance sociale qui n'est jamais évoquée qu'à titre d'insulte (*facile*) ou comme aveu honteux.

Or, à la Sulfateuse, ce n'est pas la mauvaise conscience de classe qui nous empêche de pisser, ni le fétichisme du prolétariat qui nous fait fantasmer dans nos caleçons de flanelle. On pourrait avoir ce côté avant- gardiste romantique de membre de la haute société qui a une double vie, aristocrate le jour, vengeur masqué la nuit.

On pourrait avoir grandi à l'ombre d'une cité HLM et avoir une crédibilité prolétarienne virile et le vocabulaire de la « street » qui va avec (wesh), un James Dean version « Ma 6-T va craker » qui citerait du Bakounine.

Rien de tout ça, nous avons simplement grandi dans le désert évènementiel par excellence : le pavillon de banlieue parisienne où rien n'arrive jamais.

Nous ne pouvons nous prévaloir ni de la misère matérielle capitalisée, remboursée en point d'expérience à la sortie, ni du capital culturel et financier de la haute bourgeoisie.

Nous n'avons été ni petit caïd de cours de récré ni bourgeois intello premier de la classe ... nous avons été d'inintéressants anonymes complets, aussi bien méprisés par les caïds que par les intellos des cours de récré, nous avons été les sans- amis ou les bouffons de la classe qu'on n'invitait nulle part, et ça ne nous a pas trop manqué.

Ni club de réflexions à Saint- Germain ni embrouilles de rue ... rien que Picsou Magazine, la T.V, les B.D de la bibliothèque communale et les bonbons de supermarché pour occuper nos après midi de sans- amis ringards.

Pas de misère éclatante et pas de précarité exemplaire, pas de train de vie somptueux et d'expériences intenses : rien qu'un ennui feutré et coquettement meublé d'où l'on regarde le temps passer en se reprochant de vouloir plus, ou autre chose, alors que tant d'autres ont si peu et que « ça ne va pas si mal que ça » !

Nous n'avons pas visité d'autres pays ni les bas fonds de la société, nous n'avons pas de vécu et d'expériences exemplaires : nous nous sommes contentés d'existences moyennes et d'un confort acceptable.

Classe d'individualistes, centrés sur leur noyau familial, murés dans leurs pavillons, les « petits bourges » ne connaissent ni solidarité de quartier, ni relation de voisinage, nous ne fréquentons aucune « société » et aucun « milieu », nos parents n'ont pas d' « amis » ou très peu, et nous, nous avons des « potes » avec qui *on passe le temps en attendant qu'il passe*, et qu'un jour on n'appellera plus, parce qu'on aura, à notre tour, une famille et que c'est elle qui devra nous suffire, à l'exception de quelques dîners polis entre collègues.

Parce que la misère de la petite bourgeoisie est existentielle, elle n'a pas voix au chapitre d'une expression et d'une articulation politiques, elle est encore trop honteusement bourgeoise. C'est d'ailleurs tout à l'avantage du Pouvoir que la classe moyenne / petite bourgeoisie reste sans voix dans sa mauvaise conscience, à ne jamais s'avouer que sa vie est merdique, à serrer les dents et à regarder la misère du tiers- monde ou de « la banlieue » où elle habite pourtant en se disant qu'elle n'est pas si mal lotie et qu'elle aurait tort de ne pas fermer sa gueule, voire que ça serait quand même faire la fine bouche.

Dans le milieu militant, être dans cette position charnière et l'assumer, fatalement, c'est être, comme à l'école, les bouffons de service.

Qui a dit que la société de classe ne se retrouvait pas dans le milieu militant ? Jamais assez intello et bien maniérés pour la vraie bourgeoisie intello du genre « j'ai tout lu les Situationnistes à 14 ans et j'ai intégré l'EHESS à 16 ans », ni jamais assez « en galère » pour les étudiants boursiers et les travailleurs précaires, qui nous rappellent que quand on bouffe aux frais de sa maman on n'écrit pas des tracts insurrectionnalistes, « Non mais ho » !

« Trouve toi du boulot avant de ne pas vouloir travailler » en sommes !

Nous on trouve ça très con, mais on ne contredit pas les travailleurs honnêtes chez nous, on a trop mauvaise conscience pour ça.

Dans cette position charnière donc, La Sulfateuse n'a jamais totalement la verve pragmatique assez rugueuse des « prolétaires authentiques » ni le ton intello des vrais théoriciens bourgeois.

La Sulfateuse est un journal de petits bourgeois rigolos, un « journal de bouffons », ceux que nous étions déjà à l'école, un faux journal de théoriciens bourgeois et un faux journal prolétarien qui joue successivement aux deux (de façon très mauvaise diront) et n'a qu'un rage poussive à vociférer platement entre deux âneries scatophiles.

Au moins on garde notre conscience pour nous, celle de ne pas chercher à tromper le lecteur, d'assumer d'où l'on vient, parce qu'on pense bêtement que ça ne détermine pas où l'on va.

On prétend avoir voix au chapitre pour nos idées en dépit du confort immédiat dont on jouit chez nos parents, eux même fils de prolétaires, dont on a renoncé à poursuivre l'ascension sociale pour nous déclasser, et on ne s'en glorifiera pas plus qu'on ne s'en excusera.

Nos raisons d'être enragés sont intellectuelles avant d'être pratiques, on ouvre des squats pour emmerder la société marchande et pas parce qu'on est en « galère de logement », on possède un bagage intellectuel d'étudiants-diant-diant en guise de savoir-faire et c'est à peu près la seule arme qu'on a.

Nous ne sommes ni de vaillants prolétaires de gravure de Russie soviétique, ni des marginaux anarcho-punk de littérature *underground*, ni de grand bourgeois intellectuels redresseurs de torts : hors de notre journal, de nos *actions* et de nos sporadiques *manifestations*, nous sommes des *bouffons* qui ne ressemblons à rien, des têtes qu'on croise tous les jours dans le métro et qu'on oublie, habillés sobrement dans des vêtements discount, des étudiants qui vivent chez papa- maman (la honte) et font les courses au supermarché après leur journée à la fac.

Et c'est précisément sur cette opacité que nous comptons.

Petit lexique d'expressions neuves à l'usage des apprentis fossoyeurs du Vieux Monde.

Assemblée Générale (A. G., prononcé « Agé ») : pantomime de parlementarisme bourgeois.

Par extension : spectacle grossier, ridicule.

Ancien synonyme : mascarade, cirque.

« Qu'est ce que c'est que cette Assemblée Générale ? »

« Tous les jours c'est l'Agé ici... »

Dictature du prolétariat : fin de toute perspective révolutionnaire et retour brutal à un ordre ancien.

Par extension : fin de la joie, retour à l'ennui.

« Au début on se marrait puis d'un coup ça a été la dictature du prolétariat, j'te raconte pas »

« Quand on est arrivé à la fête, c'était la dictature du prolétariat : on se faisait chier »

Voter : faire une bêtise, une erreur grossière, donner dans le panneau, se faire escroquer.

« Et moi comme un imbécile t'sais : je vais voter »

Voter au deuxième tour : se faire prendre deux fois dans le même piège :

« Il est tellement stupide qu'il serait même capable de voter au deuxième tour »

« T'es du genre à voter au deuxième tour toi, non ? »

Politicien : saltimbanque, illusionniste, bonimenteur, personne peu fréquentable vivant de petits sarcins et d'entoursoupes.

« En arrivant, nous fûmes escroqués par une bande de politiciens de grand chemins »

Travail: acte immoral consistant à se considérer, soi-même et son prochain, comme monnaie ou marchandise ; pratique immorale, bassesse.

Par extension : **Travailler:** se dévergondier

Travailleur: personne sans vertu, sans scrupules, perverse.

« Qu'est ce que ce travail ? »

« Retourne faire le travail, toi ! »

« Ici on n'est pas du genre à travailler, vous croyez quoi ? »

« Vous vous croyez où ? Au travail peut-être ? »

« Je croyais que sa proposition était honnête, en fait il voulait obtenir de moi que je travaille pour lui. J'en frissonne encore ! »

« Non mais tu m'as pris pour un travailleur ? »

République: barbarie, chaos, désordre, état d'une société inégalitaire et liberticide fondée sur l'exploitation :

« C'est quoi ce travail ? On vous laisse cinq minutes et c'est la république ici ! »

« Si nous n'y prenons pas garde, on peut craindre que ces dangereux politiciens ne répandent la république scurnoisement en nos contrées »

« Les fauteurs de république seront punis comme il se doit »

Parti Politique: association de malfaiteurs

« La région était aux mains d'un parti politique sans scrupules qui vivait d'extorsions, de sarcins et semait la république à toute occasion »

Aux urnes: expression familière, ordre de se taire et de suivre le groupe :

« Vous deux là bas : aux urnes et que ça saute ! »

Camarade Ministre: ironique : traître, hypocrite :

« Meurs camarade ministre, meurs »

« Tu me le paieras, camarade ministre »

Fonctionnaire: celui qui, par bêtise, lâcheté ou soumission se rend complice du malheur de son prochain :

« Les plus grands malheurs du monde ne sont pas rendus possibles par l'action d'être mauvais mais de leurs fonctionnaires »

Humanitaire: exploitation de la misère d'autrui, gestion de cette même misère par une hypocrisie scurnoise :

« Les pauvres étaient tenus sous contrôle par une poignée d'humanitaire sans scrupules »

Citoyen: naïf, celui qui ne sait pas penser par lui-même, celui qui aime à se donner un maître :

« Ils étaient là à le suivre et lui obéir comme des bons citoyens, on aurait dit qu'il les avait hypnotisé »

Démocratie: Dictature du plus grand nombre, par extension : Institution d'un pouvoir autoritaire qui se réclame d'une entité fictive :

« Ce pays était sous le joug implacable d'une démocratie. Des bandes de politiciens assouffis de sang se partageaient le pouvoir, condamnant le peuple au travail. Le chaos et la république régnaient ».

**« Wesh toi, ma' moizelle,
viens voir !!! »**

**Criaient ces petits cons dans la
rue.**



**Je ne supportais plus de ne pas pouvoir sortir dehors
sans me faire continuellement emmerder par des
ramassis de pauvres types en chien !**



**J'ai réfléchi à ce que je pouvais faire pour remédier à
ce genre de comportements autoritaires intempestifs
qui me pourrissaient la vie ...**



**... et j'ai décidé de me mettre à la baston pour éclater
la gueule de ces sales petits bâtards en rut, histoire
de leur apprendre les bonnes matière.
Maintenant le premier qui me brise les ovaires il
mange ses dent direct !!!**

**Contre les comportements machos, autoritaires et fascisants, n'attendez pas
d'être « protégées ». Soyez autonomes : organisez vous et défendez vous toutes
seules . Collectivisez les mandales dans la gueules et les coups de lattes dans
les burnes.**

IL N'Y PAS

DE

NEUTRALITE



L'en- dehors comme fuite individuelle ou comme présence collective.

L'apolitisme est la dernière illusion derrière laquelle l'homme moderne peut encore dissimuler la défaite de sa *présence*.

Proclamer son indifférence pour ne pas assumer sa position, comme s'il était des modes de vie qui ne soient sous tendue par aucune vision du monde, même inconsciente, et comme si ces mêmes modes de vies n'étaient pas rendus possibles par une organisation spécifique de la communauté humaine, incluant notamment l'exploitation de son prochain, voila de quoi tente désespérément de se convaincre le citoyen-consommateur en se contentant de se donner bonne conscience en recyclant ses déchets et en consommant *bio*.

La *procrastination* est sa nouvelle névrose à la mode : un refus de toute *présence*, une fuite hors de la participation collective par crainte d'avoir à y assumer une *position*, derrière le prétexte d'avoir, à la place, milles autres activités superficielles à remplir : père de famille, artiste, écolo- humanitaire ou éleveur de chèvres à la campagne.

« Je fais ce que je peux à MON niveau » entend- on parfois, éternelle rengaine individualiste qui présuppose que l'action collective ne serait qu'une accumulation de petites actions individuelles atomisées.

Or l'action collective, au contraire, consiste à *faire ce que l'on veut*, elle a ceci de plus qu'une simple addition d'actes individuels, et de « gestes qui sauvent », qu'elle est structurée, et ce de façon à déterminer ses propres conditions, au lieu d'être le simple aménagement personnalisé, que tout en chacun fait comme il peut, de ses conditions de survie dans un champ configuré par des rapports de forces déterminants des positions et des relations, et dont le changement excède le pouvoir de la simple bonne volonté individuelle.

« Si tu n'aimes pas cette société pourquoi tu ne pars pas vivre ailleurs ? » entend- on aussi, comme s'il existait un en- dehors, non pas un territoire intrinsèquement différent de celui de la métropole, mais différemment *configuré*, c'est-à-dire dont la logique d'aménagement serait présidée par d'autres impératifs que la production- consommation de marchandise et la protection de son statut par divers dispositifs sécuritaires.

Si je ne pars pas c'est parce que cet *en- dehors* je veux le faire exister *ici même*, et qu'il ne peut pas exister comme simple *espace physique* mais avant tout comme *espace relationnel*.

L'en- dehors ne peut exister que dans l'invention de nouveaux rapports collectifs et leur extension, par contagion de pratiques concrètes, au reste du corps social atomisé de la société spectaculaire- marchande. L'en- dehors du système ça n'est pas l'impossible sortie individuelle d'un territoire entièrement colonisé par la marchandise mais, au contraire, sa ré- appropriation collective.

Ca n'est pas *ne plus* être ici, mais être ici *différemment*, c'est-à-dire affirmer notre *subjectivité radicale*.

Nous ne voulons pas *partir*, nous voulons au contraire faire émerger une authentique *présence* collective, qui ruinerait les efforts des dispositifs de la marchandise autoritaire pour faire de nous les spectateurs- consommateurs passifs de nos vies, et ceci passe notamment par le fait de détruire l'illusion de la neutralité et de l'a- politique.

Malgré le fait que le mot a- politique soit galvaudé, compris comme en- dehors de LA politique politicienne, il désigne étymologiquement un état d'en- dehors DU politique, c'est-à-dire qu'il ne pourrait recouvrir qu'un être a- social, c'est-à-dire évoluant seul en- dehors de toute communauté humaine.

L'apolitisme, au sens courant, ne désigne en fait que le je- m'en- foutisme qui, lui, n'est pas un « état » dans lequel on « est » mais bien une « position » que l'on « prend » : celle de subir l'état de chose et, partant, d'y collaborer, par une souscription muette et un suivisme résigné.

L'en- dehors ne peut pas exister sous la forme d'une collaboration minimale, d'une fuite, d'un repli individuel, d'une tentative désespérée pour s'indifférer, pour nier sa propre *présence* : tout ceci n'est rien d'autres qu'une façon de se recroqueviller en position fœtal, de se faire tout petit dans un coin, de se coucher ventre à l'air et de regarder ailleurs, pour annoncer que l'on n'opposera aucune résistance.

L'en- dehors de ce système ne peut se réaliser que par une décolonisation de l'emprise de ce même système sur nos vies, et cette façon d'être réellement *présents* à notre situation c'est vouloir reconquérir notre souveraineté perdue sur le contrôle de nos conditions d'existence, donc reconnaître comme telle la guerre que le Pouvoir nous livre pour maintenir sa domination, et ne pas la subir en baissant la tête.

Cet état de *présence* nous l'appelons Guerre Sociale, et le Pouvoir cherche à faire croire que, cette guerre, c'est NOUS qui l'avons décrété, nous qui refusons simplement d'être Gouvernés, c'est-à-dire que nous refusons d'abdiquer notre souveraineté individuelle à celle de l'Etat et du Capital.

Viendra peut- être un jour où sera reconnue que cet état de *présence*, de Guerre Sociale n'avait pour autres noms que VIE et LIBERTE, celles qui refusent de se laisser mutiler et amputer de leurs *possibles* par et pour la raison d'Etat et la raison marchande.



Et après ?

ON nous bassine encore, par humoristes subventionnés et par voix de presse (« Canard Enchaîné » et autres merdes du même type) d'un long feuilleton ininterrompu de scandales et de magouilles politiciennes pour distraire le populo en l'indignant à peu de frais, pour mieux le conforter dans la satisfaction de son honnêteté citoyenne.

Il appartient bien à la crétinerie complotiste de « gôche » de penser que seule la dissimulation d'informations permet au Pouvoir de se maintenir en place. Elle suppose que l'information implique nécessairement l'action positive, et doit donc nécessairement demeurer cachée de la population, faute de quoi celle-ci entrerait inévitablement en rébellion.

Qu'on nous permette de rire !

S'il est bien un principe, sur le modèle duquel on configure la l'actuelle société-réseau, c'est bien celui de la totale circulation d'information et de la totale transparence.

Car une information na pas besoin d'être dissimulée lorsqu'elle peut tout bonnement être neutralisée, noyée dans un torrent d'autres informations qui la banalisent et l'indifférencie.

En effet, que pourrait- on encore nous cacher aujourd'hui ?

Que nos produits de consommation sont fabriqués grâce à l'inhumaine exploitation de l'homme grâce à des ressources pillées dans les pays du Tiers- monde, souvent grâce au financement de Dictatures et de guérillas ?

Que nos dirigeants et hommes politique sont des corrompus carriéristes qui ont trempés dans milles affaires louches et ne sont que des monstres d'ambition sur pattes ?

Que les premières puissances mondiales sont des états voyous dont les guerres se font pour d'ignobles raisons économique- commerciales ?

Que le travail est une aliénation qui nous prive du libre emploi de notre vie quotidienne ?

Que la société de consommation nous gave des futilités qui ne sont que des béquilles pour nos existences insipides ?

Que nous sommes au bord d'une imminente catastrophe écologique sans précédent ?

Toutes ces considérations font pourtant partie du bagage « conscient » du premier lycéen, de la première fonctionnaire, du premier pilier de comptoir ou de la première femme au foyer venu.

L'intérêt de cette vision complotiste du contrôle de l'information c'est de faire croire à l'omnipotence tentaculaire d'un Pouvoir *concentré*, tandis que sa logique est désormais passée de l'*accumulation* à la *circulation*.

Ce n'est pas l'information qui manque mais l'information qui est de trop, un incessant déluge qui nous noie, qui nous laisse pétrifiés sur nos fauteuils avec un seul sentiment : la petitesse de notre personne et l'impossibilité de changer un état de fait qui nous paraît immuable.

« Sauve qui peut » et « Chacun pour soi » deviennent finalement les seuls mots d'ordre résultants de cette profusion d'informations qui, déstructurées, séparées de la critique d'un système global, ne nous laissent qu'un sentiment de passivité et de confusion.

ON nous a assez emmerdé avec une accumulation de faits divers croustillants et de scandales télégéniques, si ce ne sont plus les exemples particuliers des raisons de nous révolter qui nous manquent, restent encore à acquérir et partager une conscience révolutionnaire collective et les pratiques qui l'accompagnent.

Car ce qui manque ce sont la pensée collective et la théorie critique révolutionnaire globale, qui relie le simple fait divers à un système, et celles-ci ne s'acquièrent pas dans la passivité mais dans une pratique de lutte.

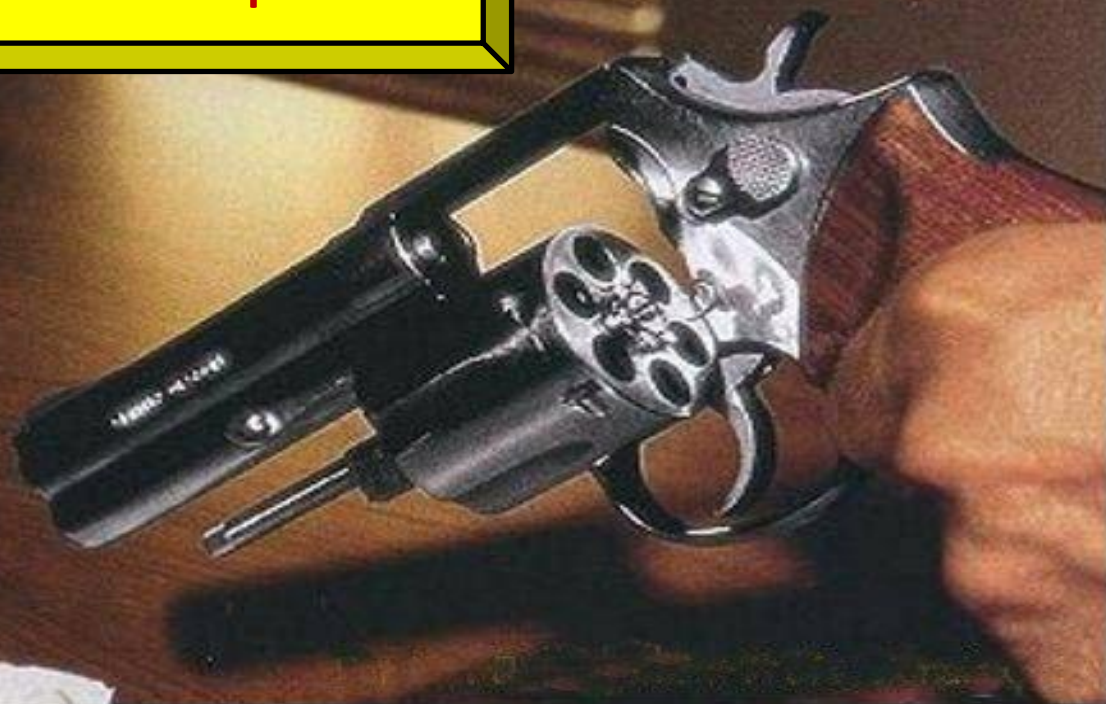
Ce ne sont pas les censures ni le contrôle de l'information brute qui importent désormais mais notre capacité d'organisation.

L'information principale qui nous fait encore défaut est celle de notre puissance collective et de notre capacité organisationnelle, et celle-ci ne sera acquise que dans la lutte.

Ce qu'il nous faut : ce sont des ARMES et de l'ORGANISATION !



La où La Sulfateuse passe,
les trous- du- cul trépassent !



Retrouvez la Sulfateuse sur son forum :
<http://la-sulfateuse.forumactif.net>

Ce forum est
recommandé par Brice
Hortefeux et le
Ministère de l'Intérieur
!

